

# *Au Puits de La Paracha*

*Pensées recueillies  
de Rabbi  
Elimelech  
Biderman Chlita*

*'Hayé Sarah*





# Au Puits de La Paracha

'Hayé Sarah

## « La vie de Sara fut (...) » : une vie de Emouna

« La vie de Sara fut de cent vingt-sept ans, telle fut la durée de sa vie » (23, 1)

« Toutes (ses années) égales pour le bien » (Rachi)

Le 'Hida (Pné David au début de la Paracha) fait remarquer que le mot 'fut' du verset (וַיִּהְיֶה) peut se lire (en hébreu) dans les deux sens (à l'endroit comme à l'envers), ce qui vient suggérer que Sara accepta toujours tous les événements de son existence avec amour et joie. Et même lorsqu'ils se déroulaient "à l'envers", à l'inverse de sa propre volonté, elle avait constamment confiance dans le fait qu'Hachem se trouvait à ses côtés à chaque instant et en toute circonstance, et qu'Il désirait son bien. C'est pour cela que (Rachi commente) « Toutes ses années furent égales pour le bien », ce qui, sur le moment, peut apparaître comme un malheur (à D. ne plaise) en fin de compte s'avère n'être que bienfait et bénédiction Divine.

Cela vient nous apprendre qu'il est impossible de vivre son passage dans ce monde sans s'accrocher fermement à une solide Emouna, comme l'exprime le prophète ('Habakouk 2, 4) : « Le juste vivra grâce à sa foi. »

En effet, celui qui n'a pas mérité d'être éclairé de la lumière de la Emouna voit son existence entière se remplir de douleur et de souffrance. Il sera en permanence contrarié par les conséquences de chaque événement, qu'elles soient directement orchestrées d'En-Haut ou par un intermédiaire. Son cœur sera constamment rongé par le regret d'avoir agi de telle ou telle manière, de s'être lui-même occasionné un préjudice moral ou financier, de 's'être trompé' et par la pensée que "s'il s'y était pris autrement, tout cela ne serait pas arrivé" (ce qui n'est, bien entendu, que le fruit de son imagination et le contraire de la vérité). En

outre, son existence entière sera ternie par l'anxiété du lendemain et la poursuite superflue de la subsistance. Et ses efforts dans le domaine du matériel seront guidés par l'impulsion et l'emportement.

Il faut savoir que surmonter une épreuve dans une période de difficultés et d'obscurité est ce qui permet à l'homme de s'élever au plus haut point. L'un des Tsadikim de notre époque explique d'après cela le verset de notre Paracha « *Avraham se leva de devant son mort (Sarah)* » (23, 3) en se référant au commentaire de Rachi d'un autre verset employant le même terme hébraïque « *Ainsi fut levé (acquis) le champ de Efrone* » (23, 17). Rachi explique que 'son champ **subit une élévation** en passant du domaine ordinaire au domaine du roi (Avraham)'. Ici aussi (« *Avraham se leva* »), on expliquera donc que Avraham subit une élévation spirituelle à la suite de la mort de Sarah Iménou, car il prit conscience alors qu'elle ne survint que pour l'éprouver et le faire grandir. Et même si elle ne lui semblait être qu'un malheur, elle lui fut bénéfique.

Dans l'énumération des sacrifices que les chefs de chaque tribu apportèrent lors de l'inauguration du Tabernacle (Parachat Nasso), la Torah détaille le contenu précis de l'offrande de chacun : « *Une écuelle d'argent, du poids de cent trente sicles, un bassin d'argent, de soixante-dix sicles (...).* » (Bamidbar 7, 13) Et Rachi de rapporter le commentaire de Rabbi Moché Hadarchane :

"Une écuelle d'argent", la valeur numérique de ses lettres קערת כסף est de 930, ce qui représente les années de la vie d'Adam Harichone. L'expression "cent trente sicles" suggère que lorsqu'il engendra l'humanité, il était âgé de cent trente ans. "Un bassin d'argent" (מורקאחדכסף) a pour valeur numérique 520, ce qui évoque Noa'h qui engendra une descendance à l'âge de cinq cent ans et les vingt années durant lesquelles le décret du





déluge avait été prononcé avant qu'il n'engendre.

A priori, il faut comprendre : en quoi se distinguent ces vingt années durant lesquelles le déluge avait été décrété et qui précédèrent la naissance du premier fils de Noa'h, pour être éternisées pour toutes les générations à travers le sacrifice des chefs de tribu ?

Voici la terrible explication que j'ai entendue :

D. ordonna à Noa'h de commencer la construction de l'arche cent vingt ans avant le déluge et cela se passa vingt ans avant qu'il donne naissance à son fils aîné. Il ressort que les vingt premières années où Noa'h construisit l'arche, il le fit avec la conviction que celle-ci n'était pas pour lui-même. En effet, le Saint-Béni-Soit-Il lui avait dévoilé Sa volonté d'épargner un noyau de l'humanité à partir duquel celle-ci serait reconstruite. Il était donc convaincu que ce noyau ne proviendrait pas de lui puisqu'il n'avait pas de descendance. Et même si D. lui avait dit : « *C'est toi que j'ai considéré comme juste dans cette génération* », il pensa néanmoins qu'il en avait ainsi été décrété : il devait **construire une arche pour quelqu'un d'autre** ! Malgré tout, Noa'h se comporta avec intégrité sans contester la décision Divine, et il endura vaillamment cette amère épreuve durant vingt ans. C'est pour cette raison légitime que ces vingt années ont été éternisées pour toutes les générations, afin de susciter notre réflexion quant à la conduite des patriarches !

La Guémara (Baba Batra 16b) rapporte au nom de Rabbi Chimone Bar Yo'hai : « Une pierre précieuse était suspendue au cou d'Avraham Avinou et toute personne malade qui la contemplait était immédiatement guérie. Lorsqu'Avraham Avinou quitta ce monde, le Saint-Béni-Soit-Il la suspendit sur le disque solaire. » Le 'Hatam Sofer donne de ce Midrach l'explication suivante : on sait (Zohar Tazria 47b) que l'on ne peut acquérir la valeur de la lumière qu'à partir des ténèbres qui l'ont précédée. Ce commentaire nous aide à comprendre le verset de Iyov (2, 10) :

« Même le bien nous l'acceptons de la main de D., et le mal nous ne l'accepterons pas. » A priori, le mot 'même' est ici superflu car il aurait suffi d'écrire « le bien nous l'acceptons (...) ». L'emploi de cette tournure nous enseigne qu'en fait Iyov argua la chose suivante : comment pouvons-nous apprécier entièrement le bien si nous n'acceptons pas le mal ? Car c'est seulement si nous n'acceptons auparavant le mal que nous ne pourrions apprécier le bien dans toute son intégrité. Or, Avraham Avinou était, à l'origine, pauvre et malade et il subit dix épreuves amères et difficiles. Ce fut seulement ensuite qu'Hachem le bénit en toute chose et le couvrit de richesses et de bienfaits. De ce fait, lorsqu'un malade ou un pauvre voyait Avraham, son cœur se remplissait d'espoir et de foi en D. que si lui aussi allait dans la bonne voie comme Avraham, Hachem le guérirait et l'enrichirait. C'est ce que signifie qu'une « pierre précieuse » était suspendue à son cou : la Emouna et la confiance en D. qu'Avraham suscitait en ces personnes les réjouissaient alors qu'elles étaient encore plongées dans l'obscurité, et grâce à celles-ci, elles en sortaient. Lorsqu'Avraham Avinou décéda, il ne se trouva personne d'autre au monde pour encourager les gens. C'est pourquoi le Saint-Béni-Soit-Il suspendit ce thème sur le disque solaire, à savoir que par leur réflexion sur le soleil et sur sa course dans le Ciel, les gens pourraient également comprendre que c'est à partir de l'obscurité que l'on peut ensuite apprécier le bien qu'apporte la lumière du soleil. De là, le pauvre et le malade apprendraient désormais, au moment de l'épreuve, que la roue tourne dans le monde et que des jours de lumière viendront à nouveau. Et le bienfait dont ils bénéficieront alors sera multiplié en raison des moments éprouvants qu'ils auront traversés auparavant.

Heureux l'homme qui a compris que notre Père Céleste est Celui qui dirige tout ce qui s'est déjà produit dans le monde, ce qui se produit aujourd'hui et ce qui s'y produira plus tard, que c'est Lui qui nourrit





et pourvoit aux besoins de toutes les créatures ! Il sait que nul n'est en mesure de lui causer le moindre dommage ou préjudice si cela n'a pas été décrété par le Ciel et que lui-même ne peut s'occasionner la moindre perte ni faire le moindre bénéfice au-delà de ce qui lui a été octroyé. Dès lors, tous les jours de son existence sont remplis de joie, de tranquillité et de sérénité. Il est heureux et n'est pas tourmenté par les efforts qu'il doit faire pour trouver de quoi subsister. Même dans les moments d'épreuve, il ne cède pas au découragement, car il sait qu'elles ne sont pas préjudiciables mais constituent au contraire une source de bienfaits, pour l'instant voilés. Viendra le temps où ce voile se retirera en divulguant, aux yeux de tous, l'ampleur du bien qui se cachait à son intention.

Rabbi Enikh Alexander rapporte le verset de notre Paracha : « *Or Its'hak revenait de visiter la source du Vivant-qui-me-voit* » (24, 62) et pose la question : « D'où provient la joie qu'éprouve un homme ? » De « *la source du Vivant-qui-me-voit* », car lorsqu'une personne est convaincue que le Saint-Béni-Soit-Il la dirige à chaque instant, que même si elle se trouve, pour l'heure, sur la terre aride et désolée du Néguev, démunie de tout, Il la protège, ce sentiment lui procure de la joie.

Le Déguel Ma'hané Ephraïm explique, quant à lui, ce verset par le fait que Its'hak représente la crainte d'Hachem. Dès lors, la Torah vient nous enseigner la manière d'acquérir cette crainte du Ciel, d'après l'exemple du patriarche : en enracinant en nous-mêmes que le Roi Vivant et éternel se tient près de nous et voit tous nos actes.

L'histoire suivante dont les conséquences furent miraculeuses, se déroula le lundi de la semaine dernière (Parachat Vayéra) :

Une jeune fille qui avait besoin d'argent commença à travailler dans un certain magasin l'après-midi et le soir. Cet emploi impliquait qu'elle reste après la fermeture afin de ranger la marchandise déplacée par les clients au cours de la journée.

Or, voici qu'au terme de son premier jour de travail alors qu'elle demeurait seule dans le magasin, son patron fit son apparition. Bien qu'il existait alors une certaine 'permission' à l'interdiction de s'isoler avec un homme, la pureté de ses intentions ne lui permit cependant pas de s'appuyer sur ce compromis. Malgré tout, elle pensa pour l'heure qu'il s'agissait d'un cas fortuit. Mais lorsque la chose se répéta le lendemain, elle annonça à son père qu'elle ne mettrait plus les pieds dans cet endroit. Elle était prête à renoncer à cet emploi et à son salaire, l'essentiel était de ne pas faire la moindre brèche dans les barrières imposées par nos Sages afin de préserver l'homme de la faute. Plusieurs jours après, cette jeune fille rencontra une autre employée du même magasin qui s'enquit des raisons de son départ. Lorsqu'elle lui raconta ce qui s'était passé, cette dernière fut très impressionnée par la crainte d'Hachem dont elle avait fait preuve. Quand elle rentra chez elle, elle dit à ses parents : « Voici environ six mois, on vous a fait l'éloge d'un Ba'hour qui vous a été proposé comme bon parti pour notre sœur, et vous avez repoussé cette offre car il vous semblait que la famille n'était pas suffisamment vigilante spirituellement. Je viens à présent d'être témoin d'une histoire qui est arrivée à la sœur de ce Ba'hour, laquelle a abandonné son emploi pour respecter toutes les exigences et les barrières imposées par la loi. Vous voyez bien que les enfants sont à l'image de leurs parents, que cette maison respire la crainte d'Hachem et que les enfants en sont complètement imprégnés ! »

De fait, la proposition fut à nouveau examinée, et le Chidoukh fut conclu lundi dernier. Cette union fut donc entièrement le fruit de la crainte d'Hachem qui anima cette jeune fille : car le Saint-Béni-Soit-Il rétribue une bonne récompense à ceux qui le craignent.

A ce sujet, il est écrit dans notre Paracha : « *Lavan et Bétuël répondirent (...)* » et Rachi d'expliquer : « *Il (Lavan) était méchant et il se hâta de répondre avant son père.* »





Lorsque le Beth Aharon de Karline n'était encore qu'un tout jeune enfant, il révisa un jour avec son père, Rabbi Acher de Stoline, ce qu'il avait appris au Talmud Torah dans la semaine. Lorsqu'ils arrivèrent à ce verset, Rabbi Acher demanda à son fils pourquoi Lavan était mentionné avant Bétuel. Il lui répondit alors par l'explication de Rachi : « Parce qu'il était méchant et qu'il se hâta de répondre avant son père. »

« Qui t'a enseigné cela ?, lui demanda Rabbi Acher.

- C'est le maître qui nous a appris ce Rachi », répondit-il.

Sur le champ, Rabbi Acher fit appeler le maître et lui reprocha d'avoir enseigné ce Rachi sur un ton froid et sans émotion :

« Il aurait fallu le dire avec un ton enflammé, expliqua-t-il, en exprimant extérieurement un cri du cœur : 'c'était un méchant, et il s'est précipité de répondre avant son père !!!' Afin de faire pénétrer en lui pour toujours l'importance de veiller au respect de son père et le fait que celui qui néglige ce devoir est appelé 'méchant'. »

C'est un grand principe d'éducation : il nous incombe d'allumer une flamme sacrée dans le cœur des jeunes enfants dès leur âge le plus tendre, de sorte que même en vieillissant, l'enseignement transmis ne les quitte jamais. Certains en donnent une image empruntée à la vie actuelle :

Lorsqu'une voiture tombe en panne au milieu de la route à cause du manque d'énergie alimentant le moteur, il est fréquent que l'on relie sa batterie à celle d'un autre véhicule par des câbles. Ce dernier réchauffe alors le moteur éteint et lui donne la force de tourner ensuite de lui-même. Il en est de même d'une bonne éducation qui doit réchauffer suffisamment le cœur des jeunes élevés jusqu'à ce qu'ils possèdent la force de progresser ensuite par eux-mêmes dans la bonne voie.

**« Il courut (...), elle hâta(...), elle courut » :  
trouver son futur conjoint ne pourra être  
ni anticipé ni retardé pas même d'un  
instant**

« Le serviteur courut au-devant d'elle (...) Elle se hâta de faire glisser sa cruche (...) et elle courut à nouveau (...) » (24, 17-20)

Le Beth Israël avait coutume de rapporter au nom de Rav 'Haïm de Brisk que dans le domaine des Chidoukhim, nous devons savoir que tout se déroule selon les mots du verset : « La chose émane de D. même. » Et pas seulement le Chidoukh lui-même, mais également le jour et l'heure où il sera conclu eux aussi ne dépendent que du Saint-Béni-Soit-Il, et personne n'est en mesure d'anticiper ni de retarder ce moment ne fût-ce d'un instant. Lorsque le jour décidé par le Ciel où il doit se conclure approche, les événements se précipitent (à l'instar du trajet qui se raccourcit subitement pour Eliézer, de la hâte soudaine de Rivka...) afin que tout se termine en temps voulu sans aucun retard (et il est obligé de se terminer en ce jour-même, comme on le voit dans la prière de Eliézer : « Daigne me faire rencontrer aujourd'hui » (verset 11)).

Dès lors, lorsqu'un enfant arrive en âge de se marier et qu'il incombe à ses parents de lui trouver son âme-sœur, ces derniers ne devront pas paniquer en pensant qu'ils ne savent pas par où commencer et à qui s'adresser. Mais ils se renforceront dans leur Emouna, car le moment voulu, les cieux et la Terre pourront être bouleversés mais le Chidoukh sera conclu quoi qu'il en soit !

Un Ba'hour déjà bien âgé, qui avait du mal à trouver son zivoug se rendit une fois chez son Rav et lui demanda :

« Saint Rabbi, jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ? J'accepte avec amour la décision du Ciel, mais à la condition que le Rabbi me dévoile la fin : quand mériterai-je de me fiancer ?

- Vois-tu, lui répondit le Rabbi, notre Paracha décrit en détails les miracles qui se produisirent lors de la recherche d'une femme pour Its'hak : dès qu'Eliézer sortit en





direction de Padan Aram, le trajet se raccourcit miraculeusement. Lorsqu'il arriva à destination, « *Il n'eut pas plutôt fini de parler, que Rivka vint à sa rencontre* » (24, 15), et les signes qu'il s'était donnés à son sujet se manifestèrent sur le champ (« *Et cet homme émerveillé la considérait en silence* » (24, 21)). Ensuite, Bétuël mourut alors qu'il voulut tuer Eliézer en lui mettant un poison dans son repas et qu'un ange intervint pour échanger leurs assiettes (Midrach).

Il n'en fut pas du tout de même lorsqu'arriva le tour de Yaakov Avinou. Non seulement il ne bénéficia d'aucun miracle, mais dans tout ce qu'il entreprit, il se heurta à des embûches et des obstacles : dès qu'il sortit de Béer-Chéva, Elifaz surgit pour le tuer. Pour racheter sa vie, il dut alors lui donner tout ce qu'il possédait. Ensuite, Lavan le fit travailler sept ans et seulement après tout cela, il mérita de fonder son foyer et de donner naissance aux douze tribus. Celui qui réfléchit à ces deux parcours se demandera forcément : que justifie cette différence ?

La réponse est la suivante (même si nous n'avons aucune idée de ce que furent les patriarches et de leur niveau spirituel, il est néanmoins permis d'en tirer une leçon en considérant le sens littéral des choses) :

Lorsqu'Avraham Avinou envoya son serviteur Eliézer, celui-ci n'avait aucune idée de la conduite qu'il devait suivre. Il leva donc immédiatement ses mains vers le Ciel en priant : « *Hachem, D. de mon Maître Avraham ! Daigne susciter pour moi une rencontre dès aujourd'hui.* » (24, 12) Ensuite, il se tint au bord de la fontaine, et il dit à Hachem : « *J'ai fait ma part d'efforts personnels en arrivant jusqu'ici, désormais, je n'ai personne d'autre sur qui compter que Toi, D. de mon Maître Avraham !* » Et il se donna un signe, afin que D. lui montre la jeune fille qui conviendrait au fils de son Maître. C'est pour cette raison qu'il mérita tous ces miracles : parce qu'il se sentit entièrement dépendant d'Hachem.

En revanche, lorsque Yaakov quitta la maison paternelle, il ne partit pas 'chercher' son âme-sœur, car il savait qu'il devait prendre Ra'hel pour femme, comme tout le monde disait : « *L'ainée (Léa) pour l'ainé (Essav) et la cadette (Ra'hel) pour le cadet (Yaakov).* » (Baba Batra 123a) Il emporta même beaucoup d'argent à cette fin. Il en ressort que tout, pour lui, était soigneusement calculé d'avance. On voulut donc lui enseigner (si l'on peut dire) : « *Sache que le monde est conduit uniquement suivant la parole d'Hachem et non suivant le calcul des hommes !* » C'est pour cela qu'il dut traverser autant d'obstacles sur son chemin (et en fin de compte, il se maria avec l'ainée et avec la cadette et de plus, Léa précéda Ra'hel). »

En entendant cela, le Ba'hour s'enfuit en courant, comprenant qu'au contraire, il n'était pas du tout souhaitable pour lui de connaître à l'avance ce qui devait arriver !

Entre parenthèses, on peut aussi apprendre de cette histoire à repousser l'idée préconçue selon laquelle « si un Chidoukh se heurte à de nombreux obstacles, cela signifie que ce n'est pas un bon Chidoukh et qui sait ce qui pourrait en sortir ! » Car on peut constater le nombre d'obstacles que Yaakov dut surmonter pour construire son foyer. Pourtant, il engendra finalement les douze tribus, dont sortit tout le peuple d'Israël !

La Guémara (Sota 2a) rapporte que « quarante jours avant la conception, une voix céleste proclame : "La fille d'un tel est pour un tel !" » Et il est clairement exposé dans la même Guémara que trouver son futur conjoint ne dépend d'aucune raison : ni de l'importance de la famille, ni de l'argent et ni même des capacités extraordinaires du jeune homme ou de la jeune fille, pas plus encore de l'aptitude du Chadkhan ou d'autres raisons semblables. Personne n'est en mesure de retarder ou de précipiter un Chidoukh, mais tout dépend uniquement de la parole et de la volonté d'Hachem qui « donne un foyer à ceux qui vivent solitaires » (Téhilim 68, 7) et selon ce qu'Il a fixé avant



même la conception de l'enfant en décrétant : « La fille d'un tel est pour un tel. »

Le Pné Ména'hém raconta qu'un juif ordinaire de Varsovie venait fréquemment rendre visite à son père, le Imré Emet, et lui demandait à chaque fois avec insistance qu'il le bénisse en lui promettant la richesse. Mais le Rav repoussait sa requête. Comme il ne cessait de réitérer sa demande, le Rabbi finit par y accéder et le bénit pour qu'il devienne riche.

De fait, cette bénédiction se réalisa et la situation de ce juif s'améliora contre toute espérance. Il s'enrichit considérablement au point de devenir l'un des hommes les plus riches de Varsovie.

Or, cet homme possédait un fils unique qui approchait de l'âge du mariage. Un jour, ce dernier subit un grave accident dont il ressortit très handicapé d'une jambe. A cause de son état, il fut forcé de prendre pour femme la fille d'un tailleur pauvre de

Varsovie. Celui-ci accepta de donner sa fille après que le père du jeune homme eut accepté de payer toutes les dépenses du mariage et donné une dot considérable.

Dépité, ce dernier, se rendit chez le Imré Emet en pleurant à chaudes larmes sur l'état de son fils et sur le Chidoukh déshonorant qu'il avait été forcé d'accepter.

« Sache, lui répondit le Rabbi, que quarante jours avant la conception de l'enfant, il a été proclamé que c'était l'âme-sœur de ton fils. C'est pourquoi je ne voulais pas t'accorder ma bénédiction pour que tu deviennes riche, car je savais qu'en devenant l'un des hommes les plus fortunés de la ville, tu n'accepterais de marier ton fils unique seulement à une fille de riche. Mais puisque tu t'es enrichi, le Saint-Béni-Soit-Il a fait en sorte que ton fils ait un défaut physique de manière à ce qu'il accepte la fille du tailleur, comme cela avait été décrété initialement. »

